Lutter contre le dé



Face aux sécheresses et à une eau de plus en plus incertaine, l'agriculture suisse va devoir s'adapter. **Dans la vallée de Ferghana**, confrontée depuis longtemps à cette pression, des méthodes telles que le goutte-à-goutte, la rénovation des canaux et une meilleure gestion de la ressource sont appliquées et offrent déjà des pistes dont la Suisse pourrait s'inspirer.

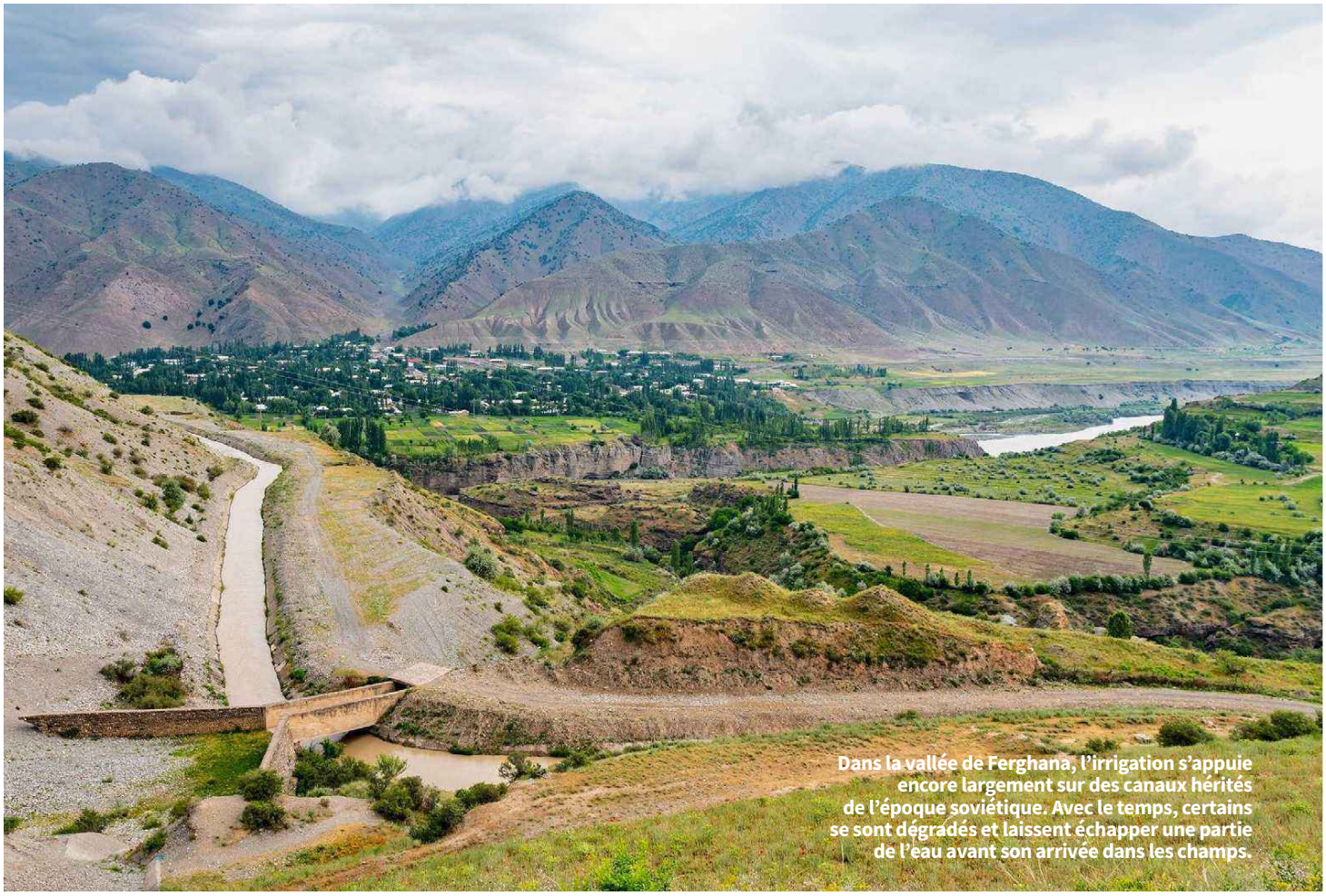
PHOTO THÉOPHILE SIMON

Comment la Suisse pourrait s'inspirer de l'Asie centrale

ficit hydrique



Pour Abdimital Karimov (à droite), agriculteur kirghiz, l'installation d'un système de goutte-à-goutte dans son verger a permis de réduire sa consommation d'eau d'environ 70%.



Dans la vallée de Ferghana, l'irrigation s'appuie encore largement sur des canaux hérités de l'époque soviétique. Avec le temps, certains se sont dégradés et laissent échapper une partie de l'eau avant son arrivée dans les champs.

«Mes journées sont passées de dix à douze heures à sept ou huit heures»

ABDIMITAL KARIMOV



TEXTE SOLÈNE MONNEY

A Ak-Bulak, dans le sud du Kirghizistan, Abdimital Karimov appuie avec ses larges mains couvertes de terre sur un bouton. Quelques secondes plus tard, l'eau file dans un réseau de tuyaux noirs jusqu'aux pommiers et aux poiriers de son verger. Rien de spectaculaire. Pourtant, pour cet agriculteur de 36 ans au regard sérieux, le changement est immense. «Mes journées de travail sont passées de dix à douze heures à sept ou huit heures», raconte-t-il à *L'illustré*.

Désormais, le goutte-à-goutte apporte l'eau directement au pied des arbres, au lieu d'arroser largement toute la parcelle. Abdimital Karimov estime avoir réduit sa consommation d'environ 70% en un an.

A des milliers de kilomètres, la Suisse doit aussi composer avec une eau moins prévisible. Les canicules et sécheresses de l'été 2026 auraient coûté quelque 522 millions de francs à l'agriculture, selon l'Union suisse des paysans. «La Suisse ne peut pas se contenter de réagir. Elle doit agir. Mettre un pansement ne suffira plus», lance Iskender Aidaraliev, ancien ministre de l'Agriculture kirghiz. Dans son pays, l'eau est déjà devenue une question de survie pour de nombreux agriculteurs.

Au cœur de l'Asie centrale, la vallée de Ferghana s'étend entre le Kirghizistan, le Tadjikistan et l'Ouzbékistan. Des millions de personnes dépendent de l'eau qui descend des montagnes. Mais les températures grimpent, les glaciers reculent et la quantité d'eau à disposition diminue. La Suisse reste pour le moment loin d'une telle pression, mais le «château d'eau de l'Europe» montre aussi ses failles. *L'illustré* s'est rendu dans la région, à l'invitation d'Helvetas, pour voir les réponses qui s'y dessinent.

Le goutte-à-goutte change la donne

A Myrza-Aryk, également dans la région d'Och, Jumabai Omorbekov, casquette Nike vissée sur la tête, a fait le même pari qu'Abdimital Karimov. Sur son exploitation de 1,3 hectare, où poussent pommes, poires, tomates et fraises, le passage au goutte-à-goutte a

Photos Solène Monney (5), Alamy Stock Photo



Modernisée grâce à une technologie ultrasonique, la station hydrométrique de Patar, à la frontière tadjiko-ouzbèke, fournit des mesures plus fiables, accessibles en ligne.





L'eau du canal est d'abord stockée dans ce bassin, avant d'être distribuée par le système de goutte-à-goutte jusqu'au pied des arbres.

bouleversé son quotidien. «Je suis passé d'à peine 1 tonne à 5 tonnes de tomates récoltées, parce que j'ai désormais assez d'eau», raconte-t-il fièrement sous un soleil de plomb.

Dans cette vallée, avoir de l'eau ne suffit pas: encore faut-il qu'elle arrive au bon moment. «Au printemps, il y a beaucoup d'eau quand les agriculteurs en ont peu besoin; en été, quand les besoins explosent, elle manque», résume Abdimital Karimov.

Le réseau, lui, porte encore les traces de l'URSS. Des canaux vieillissent, fuient, s'envasent. Après la disparition des grandes exploitations collectives, les kolkhozes, des centaines de milliers de petites fermes ont dû se partager des infrastructures conçues pour un autre système. Dans certaines zones, une part importante de l'eau disparaît avant même d'atteindre les champs.

En Suisse aussi, le parallèle se dessine

Avec le changement climatique, les précipitations deviennent aussi plus irrégulières en Suisse, entre pluies intenses et longues périodes sèches. La fonte accélérée des glaciers soutient encore une partie des débits estivaux, mais ce réservoir naturel se vide: près de 20% de leur volume a disparu en seulement cinq ans.

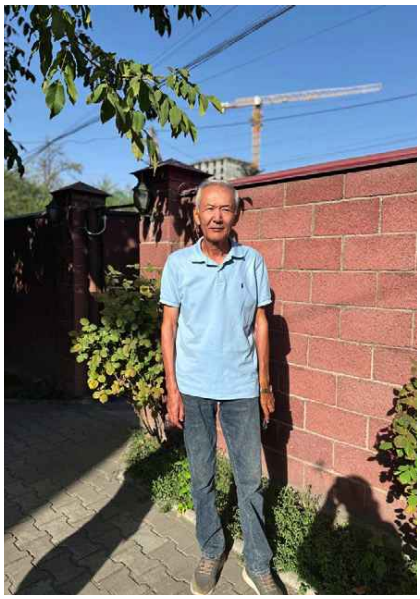
L'agriculture suisse dépend encore et surtout de la pluie. Quand il ne pleut pas, l'irrigation prend le relais. En 2023, 37,4 millions de mètres cubes d'eau – l'équivalent d'environ 15 000 piscines olympiques – ont servi à irriguer 34 200 hectares, soit 3,3% des terres agricoles. Le Valais utilise de loin les plus gros volumes, devant Vaud et Berne. Et les besoins pourraient encore grimper. A utilisation des terres constante, Agroscope estime que la consommation d'eau destinée à l'irrigation pourrait augmenter d'environ 21% d'ici à la fin du siècle sans mesures de protection du climat.

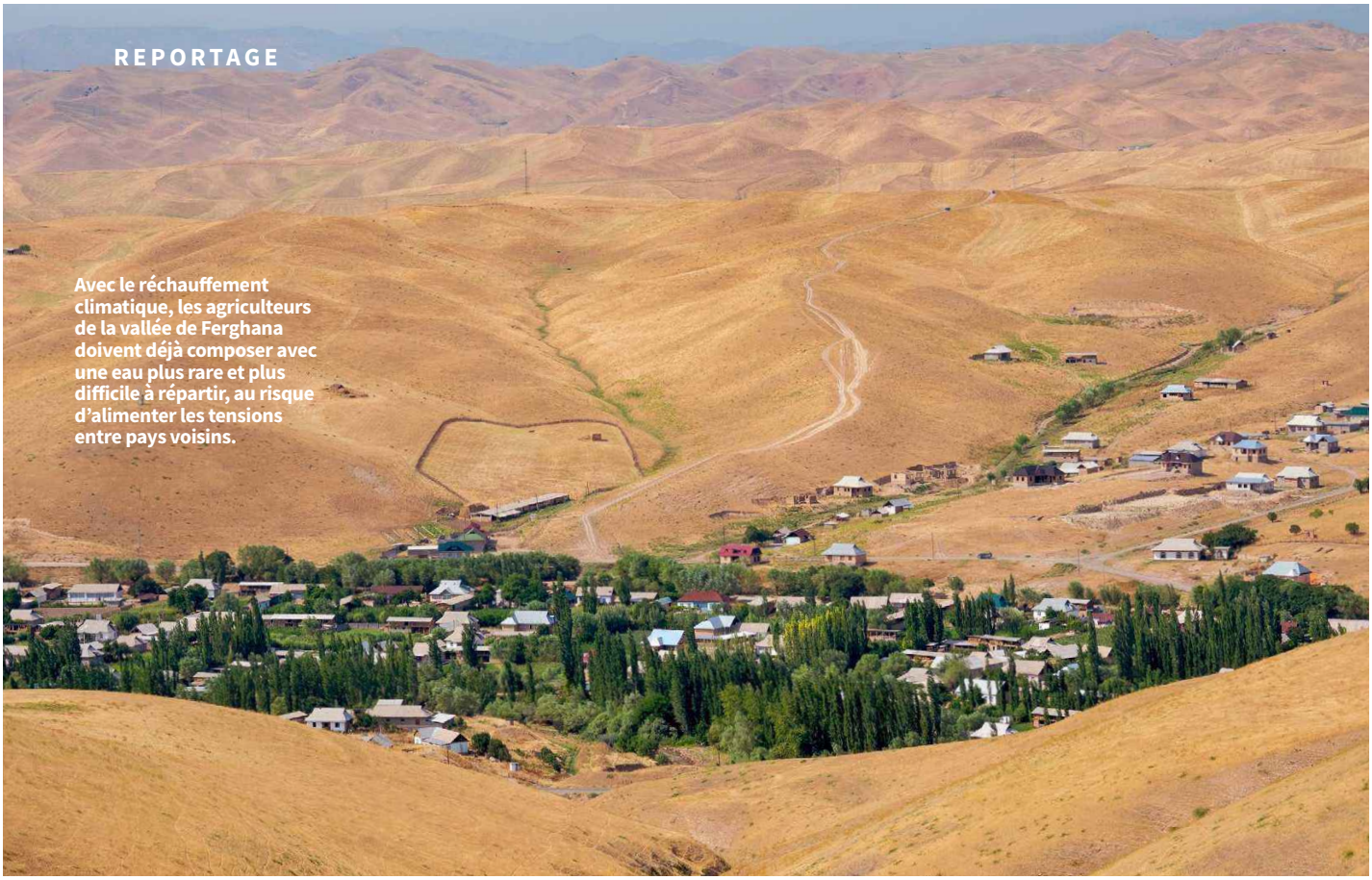
Le goutte-à-goutte encore minoritaire

En Suisse, l'aspersion reste très répandue. Or, «en pleine journée, on peut perdre entre 30 et 50% de l'eau par évaporation», souligne Christian Bréthaut, spécialiste de la gouvernance de l'eau à l'Université de Genève.

«La Suisse ne peut pas se contenter de réagir. Elle doit agir. Mettre un pansement ne suffira plus»

ISKENDER AIDARALIEV





Avec le réchauffement climatique, les agriculteurs de la vallée de Ferghana doivent déjà composer avec une eau plus rare et plus difficile à répartir, au risque d'alimenter les tensions entre pays voisins.

Le goutte-à-goutte n'est pourtant pas inconnu. Il est déjà utilisé dans les vergers, pour les petits fruits et certaines cultures maraîchères. Selon l'expert, il pourrait à l'avenir se généraliser davantage dans certaines productions.

Mais pas question d'en faire une solution miracle. Le système coûte plus cher à installer que l'aspersion, demande davantage de matériel et se prête surtout aux cultures permanentes.

Des alternatives pour le futur

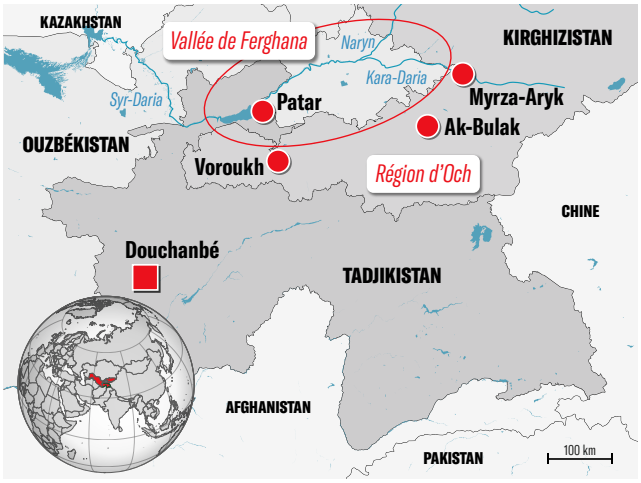
D'autres pistes avancent. Bassins de rétention et lacs permettent de stocker l'eau lorsqu'elle est abondante tout en soulageant les petits cours d'eau, particulièrement vulnérables en période de sécheresse. Car, dans certaines régions, les prélèvements directs dans ces cours d'eau sont pratiquement interdits. Les agriculteurs doivent alors se tourner vers d'autres sources, voire acheter de l'eau potable lorsque cela reste financièrement supportable.

«On sort de décennies où l'on se pensait totalement à l'abri», résume Christian Bréthaut. La question n'est plus seulement technique. Elle devient aussi politique. Car l'eau ne s'arrête pas aux frontières.

Quand l'eau attise les tensions

Dans la vallée de Ferghana, les conséquences peuvent être autrement plus lourdes. Autour de Voroukh, enclave tadjike en territoire kirghiz, des affrontements ont fait plus de 50 morts en avril 2021. Pas moins de 58 000 personnes ont fui leur foyer ou ont été évacuées. L'étincelle? Un différend autour de caméras installées près d'un point de distribution d'eau.

L'eau seule n'est pas à l'origine du conflit. En revanche, elle exacerbe les tensions autour de territoires, de routes et de terres agricoles longtemps disputés après la chute de l'URSS. Dans cette région, le malaise et les tabous sur les tensions sont encore palpables. Les langues se délient peu.



La vallée de Ferghana est partagée entre le Kirghizistan, le Tadjikistan et l'Ouzbékistan. Dans cette région, l'accès à l'eau est devenu un enjeu crucial pour les agriculteurs.

Photos Martin Zwick/Keystone, Gian Ehrenzeller/Keystone – Carte Manuel Forney

La paix passe donc ici par les chiffres. A Patar, près de la frontière entre le Tadjikistan et l'Ouzbékistan, une station hydrométrique modernisée mesure les volumes d'eau qui transitent d'un pays à l'autre. Ces relevés plus fiables permettent de réduire la méfiance et de discuter lorsque le débit baisse.

Des tensions aussi en Suisse

La Suisse, elle aussi, connaît quelques tensions avec ses voisins autour du partage de l'eau. Le principal point sensible se situe aujourd'hui autour du lac Majeur, entre le Tessin et l'Italie, où la situation devient de plus en plus délicate avec les sécheresses. La plaine du Pô dépend notamment de cette eau pour son agriculture.

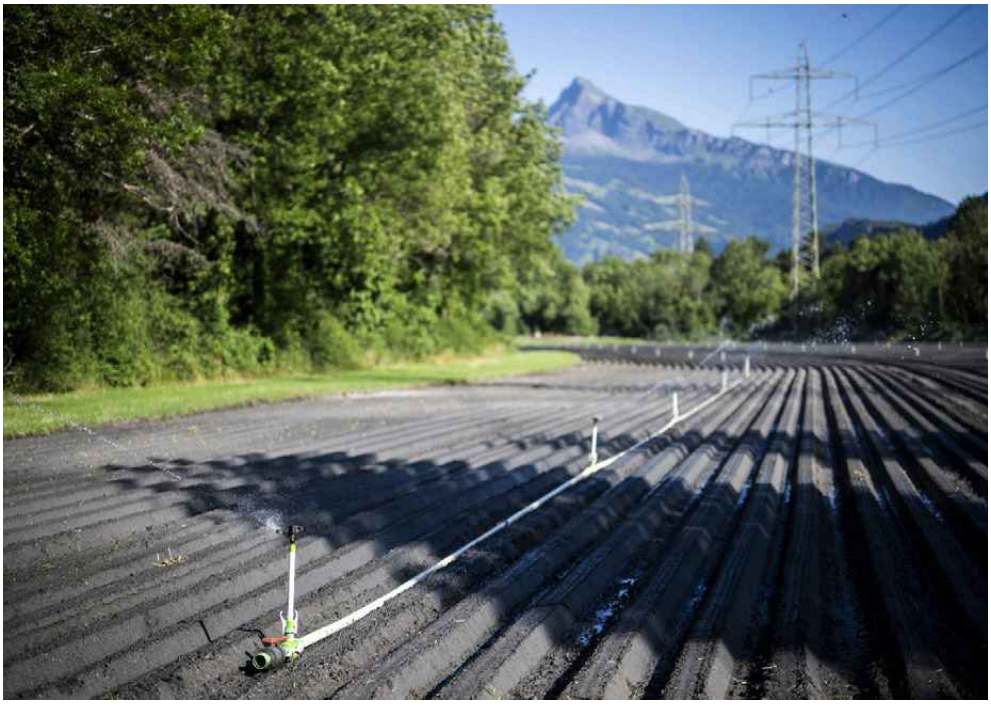
Du côté du Léman aussi, les relations ont parfois été tendues. En septembre 2025, après plus de dix ans de discussions, la Suisse et la France ont signé deux accords sur la gestion du Rhône et du Léman. Pour comprendre, il faut remonter à 2011.

Après un hiver peu enneigé et un printemps très sec, Genève réduit unilatéralement le débit sortant du Léman pour faire remonter son niveau. Quelques centaines de kilomètres plus bas, la France dépend fortement du Rhône pour plusieurs usages, notamment le refroidissement de la centrale nucléaire du Bugey, près de Lyon. La réaction française est immédiate. Un compromis doit être trouvé dans l'urgence. «C'est un épisode qui a montré qu'un défaut de coordination pouvait avoir des enjeux importants», résume Christian Bréthaut.

A partir de 2011, Paris cherche alors à être davantage associé aux décisions susceptibles d'affecter le débit du Rhône. Jusqu'alors, le cadre de régulation du Léman, datant des années 1980, liait uniquement les cantons romands. «La France a voulu l'institutionnaliser, notamment dans la perspective de conflits ou de problèmes qui pourraient devenir plus fréquents avec le changement climatique», explique Ion Iorgulescu, hydrologue à l'Etat de Genève.

Le modèle choisi dans la vallée de Ferghana ne doit pas forcément être copié par la Suisse. Les climats, les infrastructures et les moyens ne sont pas toujours comparables. Mais il peut être source d'inspiration et montre ce qui arrive lorsque la pression augmente: chaque litre d'eau compte davantage et chaque décision devient plus sensible.

Une chose, aussi, à retenir: mieux vaut organiser le partage quand l'eau coule encore que lorsqu'on commence tous à en manquer. ●



En Suisse aussi, les sécheresses à répétition rendent l'irrigation de plus en plus importante pour certaines cultures. Ici, un champ est arrosé lors d'une vague de chaleur en juillet 2023.